

J'ai vu...



RÉDACTION et ADMINISTRATION : 8, Bd des Capucines, PARIS. — Tél. : Gutenb. 04-58, 03-37, 03-11, 16 inter.

J'ai vu ... consacre annuellement **52.000 francs** à l'achat de documents inédits sur la guerre et l'actualité.



UN DES HÉROS DE LUDWIGSHAFEN

Le Commandant de Goys qui dirigeait l'escadrille des 18 avions dont le magnifique raid au-dessus de Ludwigshafen a fait l'objet d'un récent communiqué. Par suite d'une panne de moteur, le commandant de G... a été malheureusement obligé d'atterrir en territoire ennemi. Nous donnons ici sa photographie, prise il y a quelques mois à Constantinople alors qu'il dirigeait l'aviation militaire en Turquie.

FOP. 47



En haut : L'exécution d'un autrichien par les gendarmes serbes. — Au dessous, en médaillon : Les officiers alliés dansent dans la caserne de Semendria.

Le prince Alexandre de Serbie, l'âme de la résistance serbe, et l'amiral anglais Trowbridge, commandant des forces alliées à Belgrade.

(Pris par notre envoyé spécial.)
C'est avec des canons français que les Serbes se défendent. Voici une pièce de 240 servie par des matelots français.

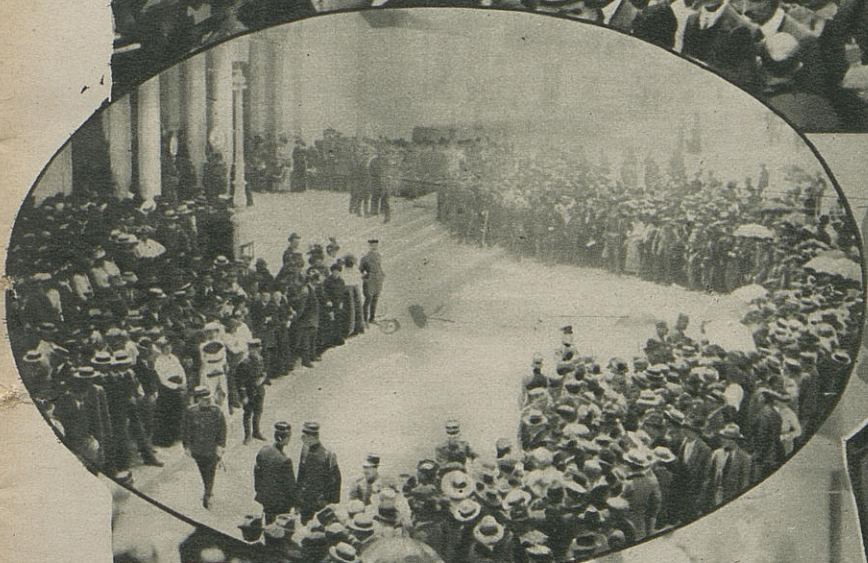
LES SERBES REPRENENT L'OFFENSIVE

Après une inaction forcée de plusieurs mois pendant lesquels leurs adversaires épuisés n'osèrent pas les attaquer, les Serbes s'apprentent à reprendre l'offensive. On sait avec quel élan et quelle générosité sans exemple dans l'histoire, le vaillant

petit peuple se rua dans la mêlée, pour sauvegarder son indépendance. Après dix mois d'épreuves, ils ne sont pas à bout de forces, et l'entrée en ligne de l'Italie va leur permettre de tenter une action décisive contre la monarchie de François-Joseph.

C'est le 26 juin que paraîtra notre numéro spécial : NOS GÉNÉRAUX

~~~~~ Voir dans notre numéro du 19 juin les précisions et les détails sur ce numéro ~~~~~



La foule attend devant l'église métropolitaine d'Athènes la sortie du roi. — Au-dessus : Le peuple escorte l'icône miraculeuse amenée de l'île Ténos qui doit guérir le roi.



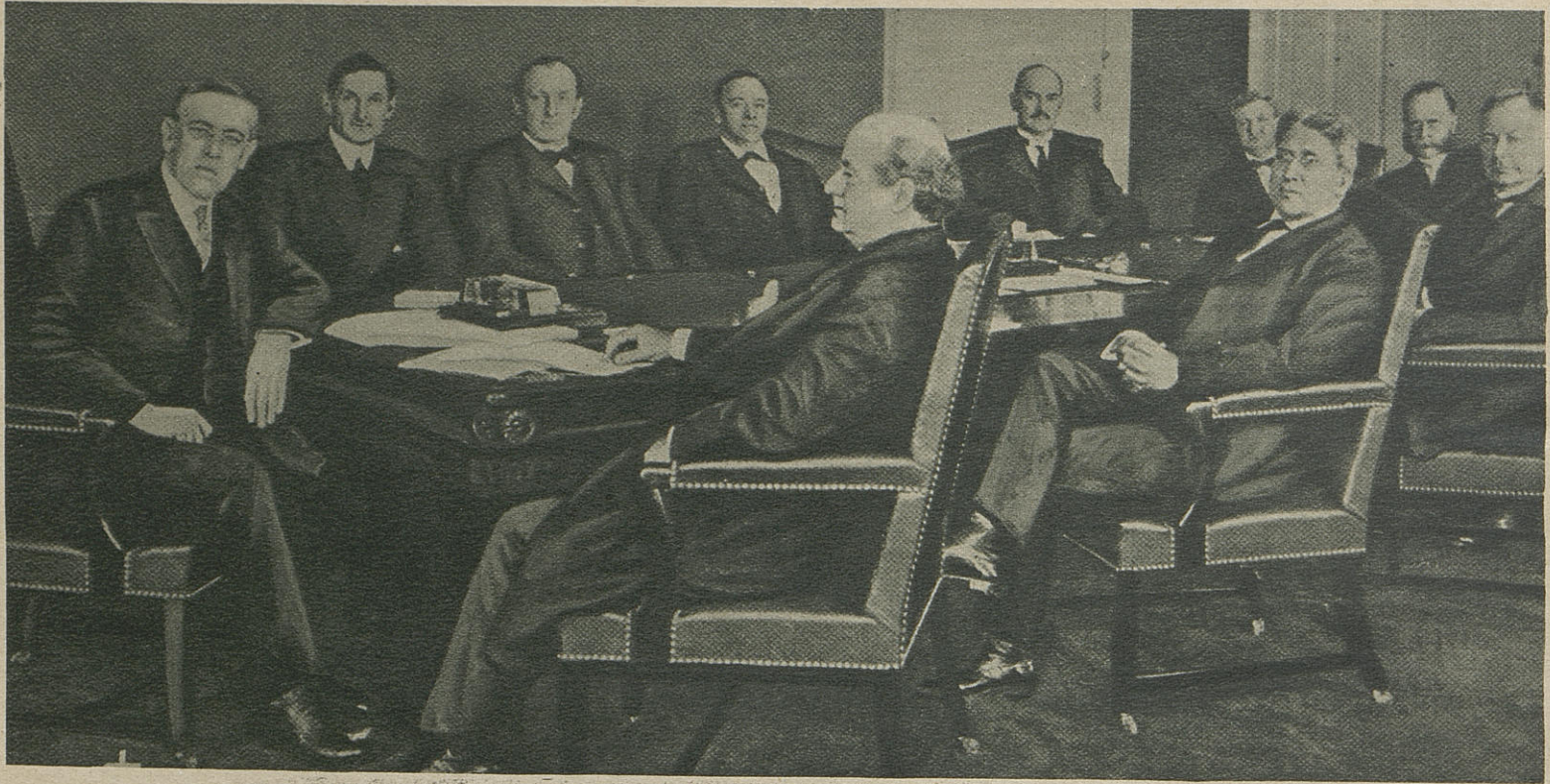
La dernière photographie du roi Constantin et de la reine Sophie. Ce document a été pris il y a quelques semaines, avant la maladie du roi.

(Pris par notre envoyé spécial.)  
L'archimandrite transporte au palais du roi, au milieu de la vénération de la foule, l'icône miraculeuse de la Vierge Marie qui, dit-on, sauva le roi.

### A PROPOS DE LA MALADIE DU ROI CONSTANTIN DE GRÈCE

La Grèce doit à son légendaire passé de gloire et à l'âme généreuse de son peuple l'intérêt que les nations alliées attachent à la décision qu'elle va prendre à la suite des élections du 12 juin. Le roi Constantin suivra-t-il le sentiment de ses sujets

pour se ranger dans le camp des nations alliées contre les barbares? Les derniers événements portent à le croire et voici, pris à l'occasion de la grave maladie dont le roi Constantin relève à peine, des documents caractéristiques de l'état d'âme du peuple grec.



**UNE SÉANCE DU CABINET AMÉRICAIN A LA MAISON BLANCHE**

La rédaction de la nouvelle note des États-Unis en réplique à la réponse stupéfiante de l'Allemagne ne se fera pas attendre. Dès que l'interprétation de Berlin fut connue à Washington, le Conseil de Cabinet se réunit. Sur ce document, on peut voir, photographiés à la dernière séance, à gauche du président Wodrow Wilson (X) M. W. G. Mac Adoo, S<sup>re</sup> du Trésor; M.

J. C. Mac Reynolds, Attorney-Général; M. Josephus Daniels, S<sup>re</sup> de la Marine; M. D. F. Houston, S<sup>re</sup> de l'Agriculture; M. W. B. Wilson, S<sup>re</sup> du Travail; M. W. C. Redfield, S<sup>re</sup> du Commerce. Au second rang, assis de gauche à droite, sont MM. Bryan, S<sup>re</sup> d'État; M. Lindlay M. Garrison, S<sup>re</sup> de la Guerre; M. A. S. Burleson, S<sup>re</sup> des Postes; M. F. K. Lane, S<sup>re</sup> de l'Intérieur.



Dans les groupes : Mrs Benet, Mrs Mac Carthy, C<sup>ne</sup> et Mrs Masson, etc.

On procède devant l'assistance au montage d'une tente.

M. Lachaise, directeur de l'ambulance de campagne.

**LES AMÉRICAINS OFFRENT UNE AMBULANCE DE FRONT A NOS ARMÉES**

Les Américains ne laissent passer aucune occasion d'affirmer leur sympathie pour la France. Après l'hôpital de Neuilly, dont l'installation est en tous points admirable et qui fut mis à la disposition de nos blessés, voici qu'ils viennent d'offrir un

campement complet d'ambulances de campagne. Ajoutons que cette ambulance, achetée à la Croix-Rouge Américaine, fut essayée, avant son départ pour le front, sur la pelouse de Bagatelle, devant l'élite de la société américaine et française.



LES MARINS ANGLAIS FONT EXPLOSER LES MINES A COUPS DE CANON

La recherche des mines dans les Dardanelles ne va pas sans faire courir parfois de gros risques aux marins qui en assument la tâche. Quelquefois, en effet, il arrive qu'au lieu de traîner la mine jusqu'au rivage après l'avoir draguée, on la fait exploser

immédiatement. On peut voir par ce document avec quel sang-froid les marins alliés assistent à ces scènes périlleuses mais quotidiennes, car ils en sont en effet arrivés à ce point d'indifférence qu'ils n'hésitent pas à les photographier.

# Si nous voulons une paix durable....<sup>(1)</sup>

par l'Abbé WETTERLÉ (Suite)

**GARANTIES NÉCESSAIRES.** On ne saurait trop le répéter, le Germain d'aujourd'hui est un mégalomane presque inguérissable, qu'aucune déconvenue ne découragera. Si on ne prend pas, pour se garer de ses entreprises, ou sournoises ou brutales, les précautions les plus minutieuses, il recommencera, au lendemain de sa défaite, son œuvre de conquête d'abord économique et puis militaire. La paix ne saurait être assurée définitivement à l'Europe que si les Alliés prévoient et déjouent d'avance toutes les manœuvres, qu'avec son esprit de méthode et d'application l'Allemand emploierait pour regagner rapidement le temps perdu. Rien ne devra donc être négligé pour faire avorter toute tentative de reprise de la chimère pangermaniste, et la dépendance économique des États allemands vis-à-vis des grands pays voisins sera le moyen le plus efficace d'y parvenir.

**LES CONCESSIONS.** La pieuvre pangermaniste avait jeté ses tentacules sur l'univers tout entier. On retrouvait des participants allemands dans toutes les grandes entreprises industrielles et commerciales de l'étranger. La banque italienne, les mines françaises, les fabriques d'armes de Russie, le commerce des grains et des pétroles de Roumanie, l'exportation des céréales de l'Argentine, pour ne parler que de ces quelques grosses affaires, avaient passé entre les mains de ces accapareurs. On sait quel rôle prépondérant les Germano-Américains commençaient à jouer aux États-Unis. Depuis le début de la guerre les Anglais ont appris avec stupeur que leurs comptoirs avaient été complètement envahis par des immigrants allemands.

Ces pays, qui se rendent compte dorénavant du danger qu'ils ont couru, prendront-ils des dispositions légales pour prévenir le retour de ces annexions pacifiques? Ce serait à souhaiter, maintenant surtout que chacun connaît tout ce que la loi Delbruck sur la nationalité renfermait de duplicité et de félonie vis-à-vis des pays assez imprudents pour accueillir les citoyens de l'empire germanique. Déjà les Russes s'approprient à retirer aux Allemands et aux Autrichiens le droit d'être propriétaires sur leur territoire.

De toute façon les concessions que les Allemands s'étaient fait adjuger dans les pays étrangers devront leur être impitoyablement retirées, comme par exemple la construction du chemin de fer de Bagdad. Les Japonais l'ont compris, eux qui se sont immédiatement substitués aux Teutons dans les concessions que la Chine avait accordées à ces derniers. Il ne faut pas qu'une seule porte reste ouverte, par laquelle l'influence germanique puisse de nouveau se faufiler. Le principe est et doit être que les États allemands qui voulaient imposer leur domination à tout l'univers par la force et la violence, n'ont droit à vivre que chez eux, puisque dès qu'on les laisse opérer chez les autres ils mettent en pratique la devise : « Ote-toi de là que je m'y mette ! »

Les sacrifices que les Alliés sont obligés de consentir pour arriver à faire rentrer l'Allemagne dans ses anciennes frontières, d'où elle n'avait débordé qu'au mépris

du droit des gens, sont énormes. Ces sacrifices seront néanmoins perdus, si on apporte le moindre tempérament à la confection des traités. Quand l'Allemand sera bien persuadé qu'il est désormais condamné à l'impuissance, il deviendra un auxiliaire utilisable. Tant qu'on lui permettra d'espérer des revanches même lointaines, il restera le perpétuel trouble-fête et ne pensera qu'à reprendre sa chimère d'hégémonie universelle.

Qui veut la paix durable doit donc souhaiter maintenant la lutte jusqu'au bout et l'écrasement total de ceux qui pensaient hier encore faire subir à l'Angleterre, à la France, à la Russie et aux États balkaniques le joug écrasant de leur despotisme politique, économique et financier.

**EN NATURE.** J'ai eu dernièrement une conversation intéressante avec un industriel des territoires envahis. Était-il Français, Alsacien, Belge? Peu importe. Voici le résumé de ses déclarations :

« Il faut coûte que coûte que nos troupes aillent en Allemagne et y pénètrent profondément. Évidemment, dès que leur frontière sera menacée, les Allemands se mettront à geindre. S'il le faut, ils avoueront leur défaite et consentiront à payer la casse. Mais ils voudront à tout prix éviter l'envahissement.

« Le motif? Il est très facile à deviner. Qu'ont-ils fait chez nous? Dans tous les territoires qu'ils ont occupés, ils ont confisqué les matières premières de nos usines, ce qui était en somme un malheur réparable, mais ils sont allés beaucoup plus loin. Leur artillerie a démoli les fabriques, après que leurs ingénieurs ont eu déménagé le matériel. Tous mes métiers ont ainsi pris le chemin de l'Allemagne. Et mes collègues ont été traités de même. Il nous faudra trois ans et davantage pour remonter nos maisons.

« Or, voyez ce qui va se produire. Après la guerre, le mouvement des affaires sera fatalement énorme. Il y aura tant de ruines à réparer, tant d'objets disparus à remplacer! Comme les besoins seront urgents, on se fournira n'importe où, pourvu que les livraisons puissent se faire en temps utile.

« L'industrie française et belge pourra-t-elle répondre à l'appel du public? Non, puisqu'une grande partie de ses établissements auront été systématiquement saccagés par les pillards allemands. Par contre, toutes les usines allemandes, enrichies encore du matériel qui nous a été volé, seront en plein exercice. Les Allemands auront donc tôt fait de retrouver leur ancienne clientèle, à laquelle s'ajoutera une clientèle nouvelle qui aura des besoins pressants.

« Ne comptez pas sur le patriotisme de l'acheteur. Comme le disait le chancelier Bethmann-Hollweg, nécessité ne connaît pas de loi. Si des tissus sont nécessaires, on les prendra où on les trouvera.

« Voilà sur quoi comptent avec raison les Allemands. Les haines qu'ils ont suscitées ne disparaîtront pas du jour au lendemain; mais on se fournira quand même chez eux et, le courant une fois établi, ils sauront déjà prendre leurs dispositions pour qu'on ne le détourne pas au profit de la concurrence étrangère.

« L'industrie allemande poussera donc le

gouvernement de l'Empire à signer la paix la plus coûteuse avant que le territoire de la Confédération soit violé. Il faut que ses établissements prospères ne soient, sous aucun prétexte, exposés à des déprédations.

« Notre intérêt est au contraire que l'équilibre rompu volontairement par les envahisseurs de la Belgique et de la France soit rétabli sur ce point comme sur tous les autres. Nos troupes devront aller en Allemagne, ne fût-ce que pour appliquer aux industriels de là-bas la loi du talion. Notez bien que je ne souhaite nullement qu'on démolisse ou qu'on incendie les fabriques allemandes. Voici ce que je veux :

« Les pillards germaniques m'ont enlevé mes métiers. Ma fabrique comptait 40 000 broches. Qu'on me permette de m'indemniser en nature, c'est-à-dire d'aller enlever à un de mes concurrents d'Outre-Rhin un nombre égal de machines. Son gouvernement l'indemniserait, comme il m'aurait indemnisé; il ne sera donc pas ruiné; moi je pourrai reprendre immédiatement mon travail, tandis que lui sera condamné à d'abord renouveler son matériel. Il subira donc le châtement qu'il voulait m'infliger. L'avance qu'il escomptait, c'est moi qui l'aurai. N'est-il pas juste que l'arme qu'il avait forgée contre moi se retourne contre lui?

« Et j'en dirai autant de tous les industriels belges, français, alsaciens-lorrains dont les propriétés ont été mises au pillage. Qu'on leur permette d'opérer en Allemagne d'équivalentes reprises. Ils ne demanderont en somme que leur dû et les Teutons n'auront pas le droit de se plaindre, puisque nous suivrons simplement les exemples qu'ils nous ont donnés.

« Croyez bien qu'il ne s'agit pas en l'espèce d'une simple fantaisie. L'avenir de notre industrie dépend de ces paiements en nature. Je le répète, si on se borne à nous donner de l'argent, voire même beaucoup d'argent, nous n'arriverons plus jamais à rattraper l'avance que, par suite de notre longue immobilisation, nos concurrents allemands auront prise sur nous.

« Et tenez, puisque je suis en train de traiter cette question vitale, pourquoi notre marine marchande, celle de l'Angleterre et celle des pays neutres, qui ont eu tant à souffrir des actes de piraterie de l'Allemagne, ne procéderaient-elles pas de la même manière? Il y a, dans les ports de la Baltique et dans ceux de l'Amérique du Nord, des centaines de vapeurs et de voiliers du même tonnage que les bâtiments coulés par les croiseurs auxiliaires et les sous-marins germaniques. Qu'on s'empare de ceux qui devront remplacer immédiatement les unités perdues, afin que les armateurs allemands ne puissent pas bénéficier du fret que les autres marines ne seraient plus en état de transporter. L'Empire n'aura qu'à payer aux armateurs allemands les pertes qu'ils subiront par suite de ces confiscations légitimes. Le principe de la propriété privée ne subira aucune atteinte. Mais du moins nos marines marchandes n'auront pas à souffrir d'une concurrence que je traiterai de déloyale, puisque leurs pertes se doubleraient par suite du manque de leurs instruments de travail, si je puis m'exprimer de la sorte.

E. WETTERLÉ.

(A suivre.)

(1) Voir les numéros 20 et suivants.

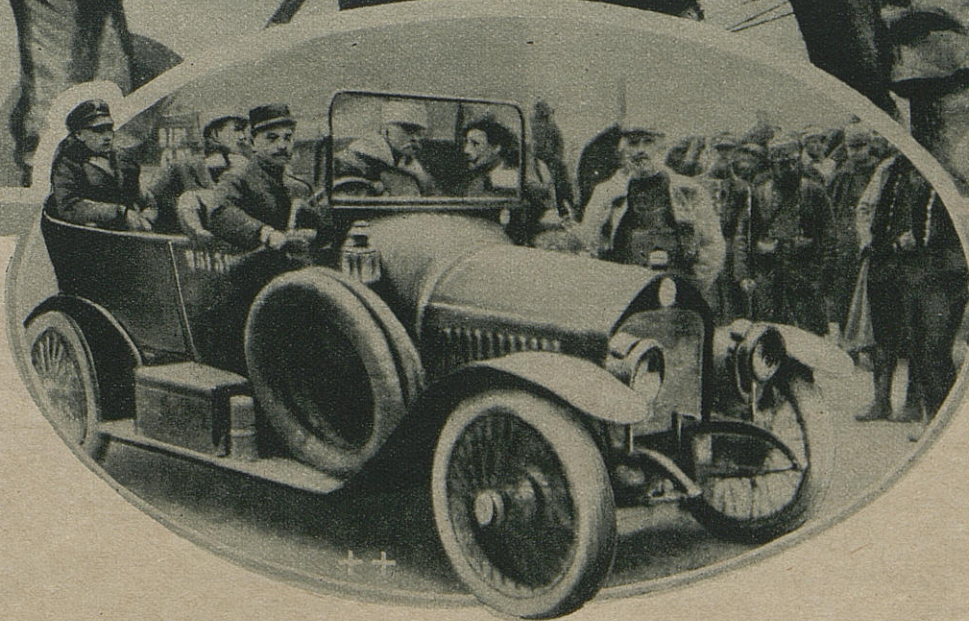
*J'ai vu...*

**M. VON SATZ  
N'AVAIT PAS PRÉVU**

**LA DERNIÈRE  
ÉPREUVE (××)**



Descendu, au cours d'un duel sensationnel au-dessus de nos lignes, par le lieutenant aviateur Roux, le lieutenant von Satz fut fait prisonnier. Lorsqu'on le fouilla, on trouva sur lui, entre autres choses, ces deux photographies (×) qui n'é-



taient pas encore développées, et dans lesquelles il prend des poses avantageuses. Certes, le lieutenant von Satz n'avait pas prévu la troisième (××), dans laquelle nous le représentons à l'arrière de la voiture, à droite, au moment où on l'emmena prisonnier.

*De gauche à droite : Von Satz, prisonnier ; le lieutenant Roux ; le général Lamy ; le lieutenant Bonnet ; le commandant Jungbluth.*



*En haut :* Transport de troupes anglaises dans la mer Égée.  
*Au-dessous :* Le camp des Hindous qui vont combattre les Turcs.

*En haut, en médaillon :* L'état-major du 6<sup>e</sup> colonial, dont beaucoup d'officiers furent tués ou blessés.  
*Au milieu :* Troupes françaises. — *Au-dessous :* Vue générale de Moudros, le port de Lemnos où mouille l'escadre franco-anglaise.

*En haut :* Transport de troupes italiennes.  
*Au-dessous :* Le camp des prisonniers turcs à Lemnos.

**SUR LA ROUTE DES DARDANELLES**

La maîtrise des Dardanelles, qui est en quelque sorte comme le point culminant de la question d'Orient, passionne à tel point l'humanité entière que les soldats de toutes les nations brûlent du désir

de graver leurs noms sur la page de gloire immortelle que ces nations écrivent avec leur sang. La France en particulier, qui a toujours marqué du sceau de son génie d'improvisation l'organisation de ces

conquêtes lointaines, se devait d'y prendre sa part, et l'héroïsme des marins du "Bouvet" aussi bien que celui de nos soldats qui ont soutenu le choc furieux des Turcs devant Gallipoli suffirait à rendre

son rôle digne du rang qu'elle occupe dans l'histoire. Maintenant, aux Anglais et aux Français, les forces italiennes se joignent, tandis que les Russes opèrent du côté de la mer Noire.



*J'ai vu...*

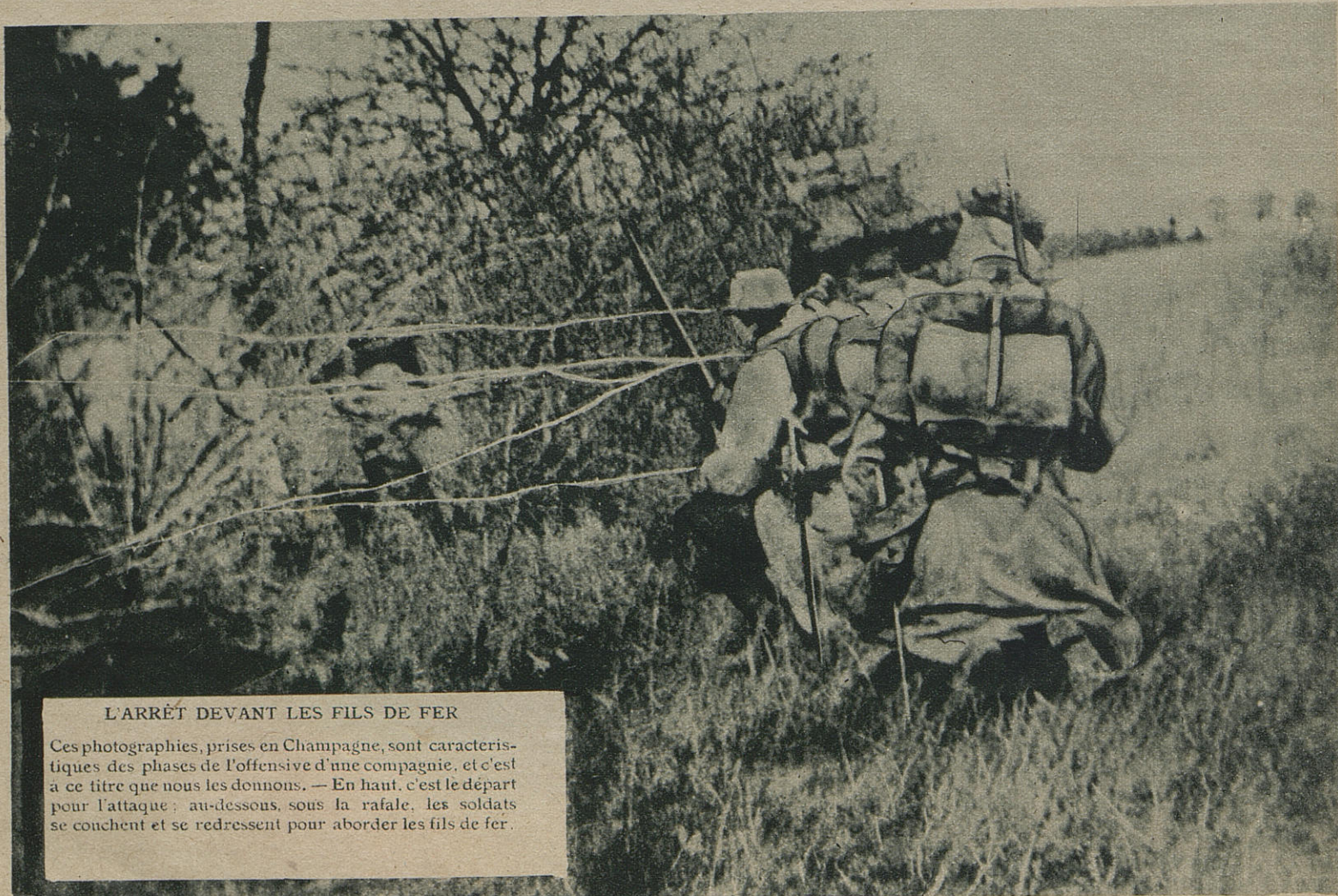
## COMMENT ILS MARCHENT A L'ENNEMI



LA SORTIE EN TERRAIN DÉCOUVERT



COUCHEZ-VOUS!...



L'ARRÊT DEVANT LES FILS DE FER

Ces photographies, prises en Champagne, sont caractéristiques des phases de l'offensive d'une compagnie, et c'est à ce titre que nous les donnons. — En haut, c'est le départ pour l'attaque; au-dessous, sous la rafale, les soldats se couchent et se redressent pour aborder les fils de fer.



#### LES DRAGONS FONT LES FANTASSINS

Après les grands raids de cavalerie du commencement de la guerre, beaucoup de dragons ont quitté leur cheval et déposé la lance pour prendre le mousqueton ou le lebel et faire à pied le coup de feu. Ils se sont tout de suite montrés aussi bons fantassins que, jadis,

hardis cavaliers. Dissimulés en partie dans un massif boisé, en voici toute une escouade qui tire entre les hautes branches sur un convoi ennemi. — Dans le document du bas, les dragons tirailleurs ramènent en hâte vers le poste de secours un camarade atteint d'une balle.

## SUR TERRE ET DANS LES AIRS <sup>(1)</sup>

La cavalerie, malheureusement trop fatiguée, a poursuivi jusqu'à la limite des forces de leurs chevaux, mais les Allemands détalent encore plus vite qu'ils ne sont venus.

Certains encore ivres dorment dans les cours des fermes; partout des morts et des blessés répandant l'odeur nauséabonde du Boche. (On reconnaît à la ronde le cadavre allemand rien qu'à son odeur.) Des paquets de soldats allemands sortent des boqueteaux et viennent se rendre: ils sont affamés; d'autres errent encore dans les bois et dans les marais de Saint-Gond, et des battues, comme pour la bête sauvage, s'organisent.

Il faut à tout prix, pour l'armée Foch, atteindre la Marne et la traverser avant que l'ennemi ait eu le temps de se ressaisir, de faire tête de pont et de s'organiser sur la rive droite de la rivière... Or, pour traverser la Marne, de Meaux à Vitry-le-François il ne reste plus qu'un seul pont intact, c'est celui de Châlons, le seul, l'unique petit pont de pierre étroit qu'il ne faut pas laisser aux Allemands le temps de couper...

L'armée du général Foch, ardente, précipite la poursuite. Le dernier Allemand quitte Châlons à 4 heures du matin, le premier hussard français arrive vers 5 heures... C'est une ovation folle de la population: on jette des fleurs, on apporte des douceurs. Mais la cavalerie, qui de plus en plus se fait nombreuse, passe au trot, au galop, dans les rues et se répand dans la plaine, à la poursuite vers Saint-Hilaire, vers l'Épine, la Roumanie.

Pendant ce temps-là, avec un à-propos admirable, le général Foch presse le passage de toute son armée, et c'est en colonne par seize, serrés, tassés jusqu'à la limite de la circulation, que les régiments, les convois franchissent les deux ponts de pierre étroits qui enjambent la Marne.

À la sortie, des officiers d'état-major sont là, qui canalisent le flot montant de fantassins, d'artilleurs, de convois, de cavaliers qui s'engouffrent dans les rues pour se répandre ensuite en dehors de la ville, s'étaler dans la plaine pour donner la main à l'armée Langle de Cary qui progresse à droite, et à l'armée Franchet d'Espérey qui s'avance à gauche...

Pendant des heures et des heures, des milliers d'hommes défilent, serrés. C'est vraiment un flot montant de pantalons rouges, remplaçant les tenues verdâtres allemandes, un flot montant qui apporte l'espoir et la confiance.

On dit que nous devons ce pont à la présence d'esprit et au courage de l'évêque de Châlons et de l'adjoint au maire, le seul représentant de la municipalité: au moment où le général commandant le corps saxon voulut faire sauter le pont de pierre, l'évêque et l'adjoint s'interposèrent en disant que si une telle mesure était prise ils ne répondraient plus de la vie et des soins des 20 000 blessés allemands qui encombraient les hôpitaux et les maisons de Châlons, tandis que devant l'autre hypothèse, ils se portaient garants sur l'honneur des soins et de leur traitement. Et le pont fut respecté... Moyennant finances, paraît-il, car le Boche, même saxon, n'oublie pas le côté pécuniaire.

Non loin du pont de pierre, le pont du chemin de fer dresse l'amas de ses piles écroulées et de sa charpente tordue... L'opération a été radicalement faite; et c'est d'ailleurs avec les Français qui l'avaient fait sauter pendant la retraite, qu'une compagnie de sapeurs du chemin de fer est en train

de réparer le pont. Les uns construisent des chevalets de bois en utilisant les grands arbres du canal, d'autres font sauter à la mine les derniers vestiges des arches, puis établissent de nouvelles assises. Les locomotives, avec des trains de wagons, apportent jusqu'au trou béant les matériaux. Le chef de la Compagnie assure que d'ici huit jours tout sera réparé, le trafic sur Reims et Verdun repris.

Châlons-sur-Marne, 10 septembre

Les escadrilles d'aviation se sont établies autour de la ville sur tous les terrains favorables à l'atterrissage. Le parc d'aviation s'est installé dans la caserne du 106<sup>e</sup>, que les Allemands ont occupée et laissée dans un état de malpropreté repoussante, après avoir tout saccagé, tout brisé: vitres, lits, armoires, jusqu'à l'infirmerie sur laquelle ils avaient éprouvé le besoin de passer leur rage de destruction.

Aussi emploie-t-on les nombreux prisonniers allemands qui encombrant la ville à nettoyer; et nous éprouvons un malin plaisir à leur faire enlever avec leurs mains, les immondices dont ils sont les propres ou sales auteurs.

Toujours des prisonniers. Il en arrive par centaines, les uns cueillis dans les plaines de la Fère affamés, les autres pris dans les plaines de Reims et Souain.

Un convoi de 200 prisonniers, tout ce qui reste du bataillon de la Garde, vient d'entrer dans la cour... Un peloton du X<sup>e</sup> cuirassiers les escorte. Cinq officiers allemands marchent en tête.

Les hommes, avec l'admirable discipline du soldat allemand, s'alignent d'eux-mêmes par quatre en faisant claquer leurs talons aux semelles ferrées.

Le commandant d'armes du cantonnement, Alsacien peu tendre pour tout ce qui est allemand, passe le long des rangs et interroge pour tâcher de mettre de côté tout élément alsacien, vraiment alsacien.

Arrivé devant le groupe des officiers qui se trouve à la droite, le dialogue suivant s'engage en allemand entre l'officier français et le plus jeune des officiers allemands, junker au regard arrogant, la figure balafrée d'un coup de sabre (j'ai vu depuis que c'était un cuirassier de l'escorte qui l'avait envoyé parce qu'il avait cherché à s'évader), et qui encore, malgré qu'il soit prisonnier, parade et plastronne, le verbe haut.

— Comment vous appelez-vous, monsieur?

Le jeune junker, vingt-deux ans à peine, répond d'un ton hautain:

— Lieutenant von B..., garde prussienne. Je suis le fils du général von B..., général directeur de l'infanterie allemande.

— Ah! fait l'officier français, nullement ému.

— Et je demande, continue le jeune officier, sur un ton impératif et cassant, je demande à ne pas être traité comme je l'ai été ainsi que mes camarades, c'est-à-dire mélangé à nos hommes. Nous voulons des chambres séparées et une nourriture séparée. Et comme officiers, c'est notre droit.

Le ton du prisonnier est vif, presque menaçant. Le commandant du cantonnement, de plus en plus calme, répond:

— Eh bien, monsieur, vous serez traité comme tout officier français demanderait à l'être, s'il était à votre place, c'est-à-dire traité de la même façon que ses hommes... Chez nous, l'officier partage les dangers, la gloire, mais aussi les heures douloureuses de ses soldats. Il ne fait pas de comparti-

mentage... Et l'officier français prisonnier réclame comme un honneur d'être avec les siens, de partager leurs maux, afin de les adoucir, si c'est possible.

— Je suis le lieutenant von B..., le fils du...

— Ah! ça, reprend le capitaine qui s'anime, que voulez-vous que cela me f...? Vous ne valez pas plus cher que les autres... Oui, j'avais pour vous, officiers allemands, en tant qu'Alsacien, encore du respect... je croyais qu'il y avait en vous des traditions d'honneur... eh bien! vous êtes tous des compagnons et des solidaires du lieutenant von Schaffenberg... Vous le connaissez, le lieutenant von Schaffenberg, vous connaissez son histoire, n'est-ce pas?

Au nom de von Schaffenberg, le jeune lieutenant pâlit un peu.

— Oui, von Schaffenberg, lieutenant comme vous, officier de l'armée allemande, n'a pas craint d'essayer d'achever à coups de botte et de revolver un lieutenant de dragons français blessé, à terre... Et quand il a cru que le Français avait cessé de vivre, il lui a pris ses lunettes, ce qui à la rigueur peut s'excuser, car c'est un objet militaire, mais son portefeuille et sa bourse, ce qui est un vol...

« Voilà ce qu'il a fait, et c'est pourquoi, vous tous officiers, solidaires de Schaffenberg, nous vous considérons pour ce que vous êtes, des voleurs et des assassins... tant que vous n'aurez pas chassé de vos rangs votre camarade.

« Qu'en dites-vous, lieutenant von B...?

Von B... ne dit rien. Le jeune junker, la figure crispée de rage, pâle, ne dit rien. Ses autres camarades, officiers de la Garde, sont moins arrogants. L'incident est clos, mais il a porté.

Le commandant du cantonnement se tourne vers l'adjutant de service:

— Amenez ces messieurs; même régime, même traitement que les hommes; une sentinelle devant leur porte.

« Défense à personne autre qu'un officier de communiquer avec eux.

— Bien, mon commandant.

(A suivre.)

### ABONNEMENTS A J'AI VU...

Nos conditions d'abonnement sont ainsi fixées:

France et Colonies françaises:

Six mois... 6 fr. 50 Un an... 12 fr.

Étranger:

Six mois ... 11 fr. Un an... 20 fr.

Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées de leur montant en un mandat-poste.

Notre premier numéro n'ayant paru que le 19 novembre, nous avons publié un numéro rétrospectif relatant les événements de guerre survenus depuis l'attentat de Sarajevo jusqu'à la date de l'apparition de *J'ai vu...*

Ceux de nos lecteurs qui désireraient recevoir ce numéro (52 pages, 215 illustrations, cartes et schémas) devront nous faire parvenir la somme de un franc.

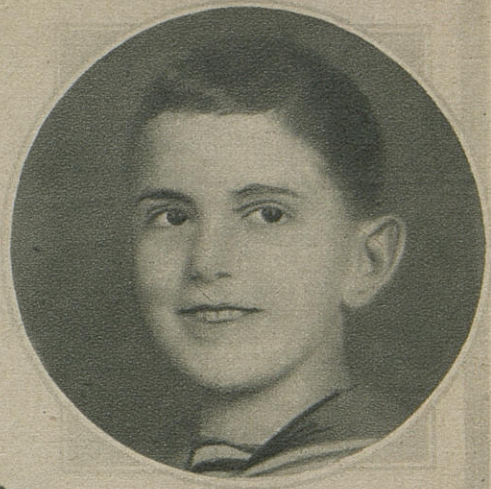
Nous adressons la collection complète de la Guerre à ce jour (27 numéros de *J'ai vu...* plus le numéro rétrospectif hors série) contre mandat-poste de 7 fr. 75.

Ayant réimprimé tous ceux de nos numéros qui étaient épuisés, nous sommes maintenant en mesure de livrer tous les numéros parus depuis le numéro 1 au prix habituel de 0 fr. 25 le numéro.

(1) Voir les numéros 15 et suivants.



S. A. R. LA PRINCESSE  
YOLANDE DE SAVOIE



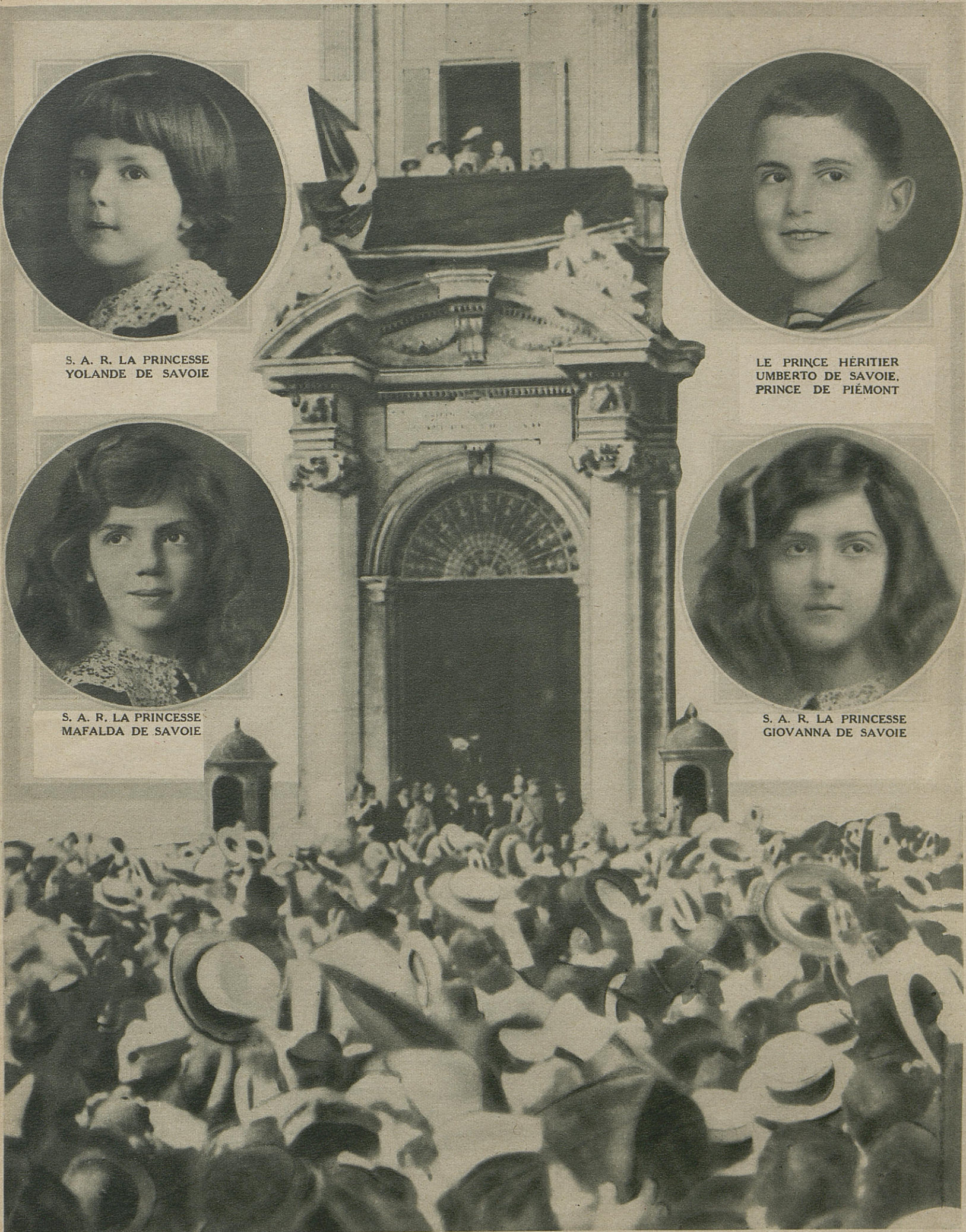
LE PRINCE HÉRITIER  
UMBERTO DE SAVOIE,  
PRINCE DE PIÉMONT



S. A. R. LA PRINCESSE  
MAFALDA DE SAVOIE



S. A. R. LA PRINCESSE  
GIOVANNA DE SAVOIE



**LA FOULE ACCLAME LE ROI VICTOR-EMMANUEL AVANT SON DÉPART POUR LE FRONT**

Le roi Victor-Emmanuel est parti sur le front rejoindre ses armées qui déjà s'avancent en territoire ennemi et se couvrent de gloire. Avant de rejoindre ses troupes, il a salué

son peuple fidèle du haut d'un des balcons du Quirinal. Il avait à ses côtés la reine Hélène et ses enfants dont nous donnons, sur cette même page, en médaillons les portraits.

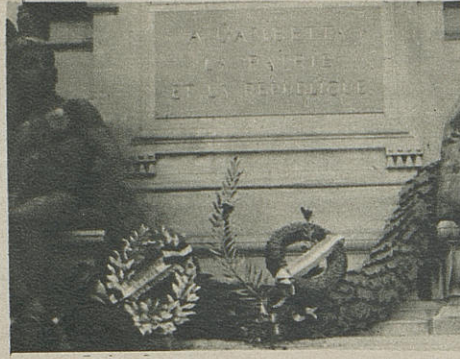
EN MARGE DE LA GUERRE



M. Millerand, accompagné du Dr. Troussaint, l'éminent directeur du service de santé, et du Dr. Mignol, vont visiter les auto-ambulances offertes à l'armée par la colonie argentine de Paris.



Le maître Gustave Charpentier et son école de Mimi-Pinson qui soignent actuellement les blessés dans un hôpital de Paris. En médaillon: Le professeur Denis.



La délégation des Italiens de Paris dépose, le jour de la déclaration de guerre à l'Autriche, des couronnes et des gerbes fleuries au pied de la statue de Gambetta qui se trouve aux Tuileries.



Les Arabes viennent de célébrer leur grande fête annuelle. Ce fut, à Paris surtout, l'occasion de nombreuses réjouissances. En médaillon: Joseph Bédier, auteur d'articles connus sur les atrocités allemandes.



Trois amis: (de gauche à droite) Dr. Catherinet, l'abbé Martin, fait chevalier de la Légion d'honneur, et le Dr. Rotón.



La classe 1917 s'exerce pour entrer à son tour « dans la carrière ». Sous l'ordre du général Matipès, elle fit deux jours de grandes manœuvres. En médaillon: Andler, propagandiste de la cause française auprès des neutres.



Teinture pour cheval: Sur le front, les chevaux blancs, trop visibles, sont passés au permanganate. Leur robe prend ainsi la couleur kaki protectrice.



Après la revue du mai en Alsace, à Munster: (de gauche à droite) Lt-Colonel Franchet d'Esperey, frère du général; général de Maub'huys, général Trouchaud.



Le concert dans la tranchée sur le front. C'est le musicien Gaubert, le virtuose, qui tient le piano, au milieu de ses camarades ravis.



Les manifestations italiennes à Marseille: la foule vient au consulat manifester ses sentiments de joie et saluer le drapeau italien qui vient d'y être arboré.



Théophile Braga, l'éminent sociologue, élu président de la République portugaise le 30 mai.



En Italie: la messe des soldats au camp célébrée par un aumônier militaire. Tout l'état-major en grande tenue et les hommes en uniforme assistent à la cérémonie.

UNE SEMAINE DE GUERRE  
du 29 Mai au 5 Juin

SAMEDI 29 MAI. — Combats d'artillerie très violents au nord d'Arras.

— Nous progressons à Aix-Noulette-Souchez.

DIMANCHE 30 MAI. — Nos troupes avancent avec succès dans la presqu'île de Gallipoli.

— Les Italiens s'emparent de toute la première ligne de défense autrichienne.

LUNDI 31 MAI. — Une violente attaque est repoussée à Notre-Dame-de-Lorette. — Les Austro-Allemands battent en retraite sur le San.

— On constate l'emploi de gaz asphyxiants sur le front russe.

MARDI 1<sup>er</sup> JUIN. — Nous nous emparons de la sucrerie de Souchez.

— Dans le Labyrinthe, au sud-est de Neuville, nous enlevons plusieurs ouvrages.

— Nouveau bombardement de Reims.

MERCREDI 2 JUIN. — Des zeppelins bombardent les faubourgs de Londres.

— Heureuse action des Belges autour d'Ypres. Les Italiens s'avancent en Carniole.

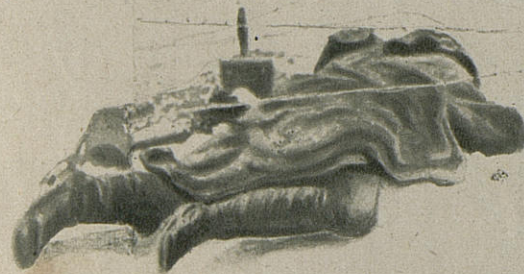
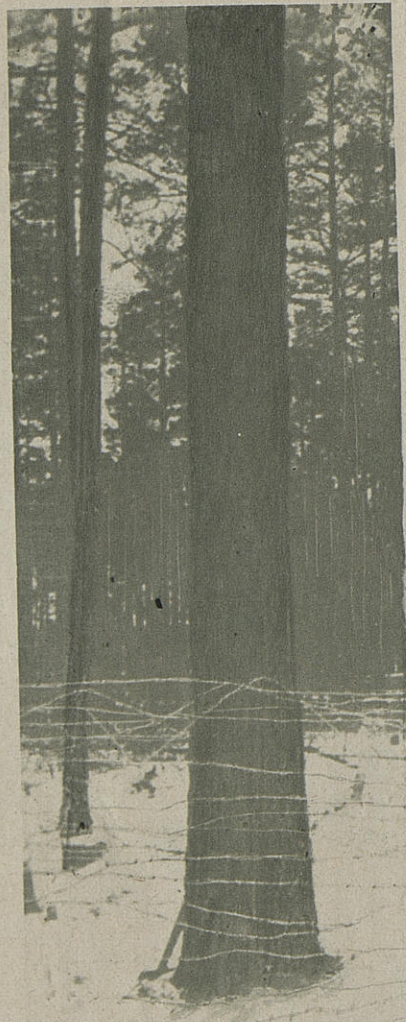
JEUDI 3 JUIN. — Les Russes maintiennent la poussée austro-allemande au large de Przemysl.

— La bataille d'Artois continue à se dérouler à notre avantage.

— Les succès italiens se poursuivent à Montecroce.

VENDREDI 4 JUIN. — Les forces anglo-belges s'emparent des forts de Hoog. — Nous repoussons des attaques au Bois Le Prêtre.

— Les Russes évacuent Przemysl.



### DU COTÉ RUSSE : LE SERVICE RELIGIEUX A L'AMBULANCE DE SUWALKI

Les soldats russes, surtout les combattants de Pologne et de Galicie, se sont montrés prodigieux d'endurance et de bravoure. C'est leur foi religieuse qui par-dessus tout les anime et les reconforte. Voici un pope officiant dans une des ambulances de Suwalki, où furent entassés les grands blessés des derniers com-

bats. Pour entendre la parole divine, on voit les mourants se redresser d'un dernier effort, et il passe sur quelques visages creusés et livides de tant de douleurs stoïquement supportées, on ne sait quel rayon de joie ineffable. — *A droite* : poste d'observation d'artillerie. — *A gauche* : un soldat abattu dans le taillis des fils barbelés.



(Dessin de Fauret.)

**PENDANT UN DES COMBATS DE LORETTE : LA RÉCOLTE DU LILAS SOUS LES BALLES**

Un témoin oculaire a rapporté le fait que l'artiste a fidèlement reproduit sur cette page. Pendant l'action meurtrière qui nous rendit maîtres des derniers contreforts du massif de Lorette, en courant à l'ennemi dont les mitrailleuses nous décimaient, trois ou quatre soldats virent, dépassant la palissade

qui clôturait un jardin abandonné, des grappes de lilas blanc. Et vite concertés, sans paroles, dédaigneux des balles, les voilà escadant la vieille haie de planches pour s'emparer du lilas parfumé. Ils s'en fleurissent le képi, la capote, prennent des branches pour les camarades et repartent au combat tout chargés de fleurs...